



2^{ème} Congrès international de catéchèse Le catéchiste, témoin du mystère

LA DIMENSION NARRATIVE DE LA CATECHÈSE

par Joël Molinario, Pr. de théologie,
directeur de l'ISPC institut supérieur de pastorale catéchétique, Paris



Introduction :

1. Commençons par une très brève évocation de l'origine de la question du récit en occident ; 3 origines différentes qui posent d'emblée la question de la convergence et de la coïncidence des aspects différents du récit. Avec deux perspectives transversales à ces trois origines : celle d'une nouvelle rationalité, celle d'une performativité (=la parole qui fait ce qu'elle dit) du récit.
2. En occident, nous avons à surmonter un obstacle culturel important dut au fait que le récit a été confiné durant des siècles dans une catégorie rationnelle mineure. La vérité était d'abord abstraite et conceptuelle et s'éloignait du mystère. D'où l'enjeu de penser, pédagogiquement, anthropologiquement et théologiquement la *dimension* narrative de la catéchèse.
3. J'aborderai la question suivante : quelle est l'enjeu théologique et anthropologique d'une pratique catéchétique narrative.
4. Je terminerai sur les limites de la narration théologique, anthropologique et catéchétique, à partir l'expérience de l'indicible et la prise de conscience de l'impossible récit total. Le récit crucifié.

I. Résurgence de la narration au XX^e siècle : convergence et pluralité autour du récit

Est-ce une coïncidence est-ce une convergence? La question du récit d'un point de vue anthropologique et théologique est apparue dans un passé relativement récent ; il y a environ 50 ans. Cette pluralité d'origine, est toujours présente et la question d'évaluer la convergence et la pertinence éventuelle de cette convergence est encore à reprendre.

Le théologien allemand Karl Barth, l'un des plus importants théologiens du XX^e siècle, fut sans doute l'un des premiers à ouvrir une voie théologique nouvelle en écrivant dans sa dogmatique: «il est permis de se demander, si au lieu de prendre la forme de toutes sortes de théologies déficientes, le sermon du vendredi-saint ne devrait pas, ça et là, être une narration pure et simple de l'histoire de la passion.»¹ Il s'agit d'une fausse remarque anodine ! Karl Barth ouvrait en réalité la voie à une possible rationalité théologique que l'homélitique classique ne serait selon lui pas capable d'atteindre.

D'une façon plus systématique, la pluralité d'origine de la réflexion sur le récit est repérable par trois lieux. Je les rappelle brièvement.

1- La question est apparue dans les pays anglo-saxons par des auteurs situés dans l'orbite de la philosophie analytique anglo-saxonne. Ces philosophes se préoccupèrent de la pertinence sémantique propre de la phrase narrative pour comprendre les notions d'histoire et de

¹ Dogmatique IV/1 Labor et fides t.17, p.264.

temporalité. Arthur Danto,² William Gallie³, L.O.Mink⁴ notamment explorèrent la logique du récit et son argumentation qui se distingue de la logique de la causalité scientifique. Résumons schématiquement la thèse : la logique du récit est une logique de la fin. C'est à cause de la fin que l'on raconte le début. « Ici est né, Charles De Gaulle, président de la République française, ici est né Karol Wojtila, pape Jean-Paul II, etc. » Ces plaques adossées à une maison, n'ont d'intérêt et de sens que parce que nous connaissons l'œuvre politique de l'un, la destinée ecclésiale exceptionnelle de l'autre. La fin de l'histoire est la cause de son origine narrative, la fin est la cause du fait de raconter. Les Évangiles nous en livre bien d'autres exemples. Regardez comment entre les récits de la passion-résurrection chez Saint Luc et ses récits de l'enfance nous y retrouvons un vocabulaire particulier pour dire que Jésus est couché dans la mangeoire et qu'il est enveloppé de langes (Luc 2, 12.16) et à l'autre bout de l'évangile, est couché dans le tombeau et enveloppé d'un linceul (Luc 23,53). Les icônes ont repris visuellement ce lien en plaçant l'enfant Jésus emmailloté comme une momie à tête d'adulte dans un tombeau. De même dans la verrière de l'enfance de la Cathédrale de Chartres, nous voyons l'enfant Jésus placé sur un autel. Nous pourrions aussi évoquer l'évangile de Matthieu avec la myrrhe (Mt 2,11) offerte à l'enfant par les mages, gomme-résine odorante qui est utilisée pour embaumer le corps des morts. Parce qu'il a été celui qui a vécu la passion et fut ressuscité par son Père, les apôtres ont eu besoin de raconter sa vie et son enfance. C'est l'enfance du ressuscité que les évangiles racontent. C'est le mystère pascal qui est la cause première de la narration évangélique de l'enfance.

Autre idée de la philosophie narrative anglo-saxonne, un récit a besoin d'être suivi jusqu'au bout, parce que connaître les causes ne suffit pas à déduire nécessairement la fin. Contrairement à la logique causale physique, il y a un imprévu possible dans le récit, une fin est possible, plausible mais jamais nécessaire. Ce sont des aspects que le philosophe Paul Ricoeur a repris et développés. « La vie est dans l'axe du désir, l'être humain est engagé dans sa capacité d'être sans savoir vers où cela le mène. Le récit est la médiation de l'existence tournée vers l'ouvert...» (§1)

2- Au cours des années 70 l'idée d'une théologie narrative apparaît. Très exactement en Europe avec le n°85 de la revue *Concilium*, en 1973.⁵ Deux entrées. D'abord, celle d'une interrogation sur le fait que Jésus racontait des histoires, mode privilégié pour annoncer le royaume qui vient. (Harald Weinrich⁶) Intérêt pédagogique tout d'abord, le récit parle en directe à des auditeurs (*fides ex auditu*), un intérêt épistémologique, le vrai ne se réduit pas au spéculatif et un intérêt performatif enfin, le récit de Jésus est un événement où la parole réalise quelque chose. La seconde entrée est celle d'une théologie qui commence à se dire narrative. Aux USA, d'abord, mais aussi en Europe avec notamment Eberhard Jungel⁷ et Jean-Baptiste Metz⁸. Deux notions jouent à plein. Tout d'abord, pouvoir dire l'incarnation de Dieu dans l'histoire c'est accueillir la manière de dire la temporalité du salut avec le langage qui lui est le plus adapté : le récit de la révélation de Dieu dans l'histoire. Ensuite, La narration c'est aussi et toujours le récit du souvenir dangereux qui passe par la croix. Dieu n'est pas un concept, on ne peut le dire qu'à travers une parole crucifiée, parce qu'il s'est identifié à un homme qui passe dont la mémoire est toujours

² Arthur Danto, *Analytical philosophy of history*, Cambridge University Press, 1965.

³ William B. Gallie, *Philosophy and the historical Understanding*, New-York, Schocken Books, 1964.

⁴ L.O. Mink, "Philosophical Analysis and Historical Understanding", in *Review of Metaphysics*, n°20, 1968, pp.667-698.

⁵ Revue *Concilium*, n°85, mai 1973.

⁶ *Concilium*, op.cit. « théologie narrative », pp.47-55

⁷ *Dieu Mystère du monde, cogitatio fidei*, n°117, Tome II.

⁸ cf «Petite apologie du récit», dans *Concilium*, op.cit.

bouleversante. L'acte de raconter Dieu et son royaume est une *memoria passionis* (mémoire de la souffrance) vue du côté des perdants.⁹

3- Enfin, troisième lieu natif, la narration est apparue aussi, mais un peu après, dans les études littéraires et dans l'exégèse biblique sous le nom de narratologie, analyse narrative ou « exégèse narrative » formule adoptée par le document de la Commission biblique pontificale de 1993.¹⁰ Pourtant c'est cette dernière, l'exégèse narrative qui a en quelque sorte pris toute la place dans l'Église alors que la théologie narrative, tout au moins en Europe s'est peu développée. Nous pourrions résumer avec Augusto Barbi, un bibliste italien, l'apport de la narratologie : « Le récit biblique comme invitation à la transformation ». Avec l'analyse narrative on s'intéresse à ce qui se produit dans un texte, les changements dans les situations et pour les personnages avec au cœur du récit une intrigue qui peut avoir deux aspects : une intrigue de résolution (résoudre un problème, voir quand on est aveugles, revivre quand on est mort) mais aussi une intrigue de Révélation, les aveugles voient, les muets parlent, (Mc 7) Jésus est donc bien celui que le prophète Isaïe annonçait (Is 35).

Le schéma suivant résume une manière narrative de lire : 1-Situation initiale, 2- nouement, 3- action transformatrice, 4-dénouement, 5-situation finale. (Marguerat, Bourquin, *Les récits bibliques*, p.60, Cerf, 1998) Exemple dans Luc 7, le serviteur du centurion. Jésus entre dans Capharnaüm, un centurion avait un esclave malade. 7, 1-2 S1, Le centurion envoya vers Jésus des notables juifs pour le prier de sauver son esclave. Ils disaient à Jésus le centurion mérite cela. S2 Jésus fit route vers la maison du centurion, mais celui-ci dit qu'il n'est pas digne de la recevoir, ... mais dit seulement une parole et mon serviteur sera guéri. J'ai des soldats sous mes ordres, à l'un je dis viens et vient. 7,6-8 S3 En entendant cela Jésus fut plein d'admiration et déclara à la foule, même en Israël je n'ai pas trouvé une telle foi. 7,9 S4 Et enfin, de retour à la maison ils trouvèrent l'homme (plus l'esclave) en bonne santé. 7, 10 S5 Evidemment cela s'applique aussi aux grands récits de l'Ancien Testament ! Ils forment des récits de récits : pensons aux grands récits de la création (Gn 1-4) qui sont composés de plusieurs récits qui se répondent l'un l'autre.

II. Convergence de ces trois sources de la résurgence du récit

Présenté comme je le fais, la triple origine naîtrait par une pure coïncidence. Pourtant qu'elle soit philosophique, théologique ou exégétique la narration dut surmonter un obstacle culturel et philosophique majeur. Le fait que le récit a été placé en occident dans une catégorie culturelle mineure. Pour Spinoza le récit ne donne pas droit à la vérité; seul les philosophes et les géomètres (mathématiciens) y ont accès. « Le récit c'est bon pour les curés et les gouvernantes » disait le philosophe d'Amsterdam. Enzo Biemmi disait il y quelques années : « Nous sommes à la recherche d'une nouvelle rationalité », « l'hypothèse est que la réhabilitation de la dimension narrative de la catéchèse est loin d'être uniquement une question didactique. Il s'agit sinon de la formulation d'une nouvelle rationalité catéchétique, du moins d'une extension de celle-ci pour en faire une rationalité que nous pourrions qualifier de symbolique».¹¹ Tout le travail philosophique de Paul Ricœur sur le récit pourrait être compris comme une entreprise d'élargissement de la

⁹ Jean-Baptiste Metz, *La foi dans l'histoire et la société, cogitatio fidei n°99*, Cerf, 1979, plus récemment, *Memoria passionis un souvenir provoquant dans une société pluraliste, cogitatio fidei n°269*, Cerf, 2009.

¹⁰ Commission biblique pontificale, *L'interprétation de la Bible dans l'Eglise*

¹¹ Problématique du congrès de l'équipe européenne de catéchèse à Cracovie § 5

rationalité à la dimension poético-narrative des identités personnelles et communautaires, une réhabilitation du récit dans la culture occidentale, allant jusqu'à parler d'identité narrative.¹²

Pour approfondir ce point de vue, avec Paul Ricoeur nous pouvons dire que l'enjeu de la dimension narrative est d'humaniser le temps. Le temps est une abstraction mais qui s'humanise quand on le raconte. D'où le lien intime avec l'incarnation. Pourquoi la Bible est d'abord un grand récit, ou une somme de récits, parce que Dieu a épousé le temps des hommes et le temps qui s'humanise se raconte. Il découle de cette humanisation du temps que le récit effectue quelque chose. C'est un événement de parole ou événement communautaire. Il y a une visée celle de dire le récit comme l'événement qui réalise ce qu'il énonce. Je construis mon identité en la racontant, je suggère le monde du récit biblique en le racontant, j'initie la relation à Dieu en racontant une rencontre avec Jésus. Voyez l'importance que prend le fait de raconter son histoire pour des catéchumènes : il y a une identité qui se construit quand on raconte son expérience. Il y a comme une fonction mémorielle, une performativité recherchée ou spontanément mise en œuvre. Le monde créé par le récit se propose à vivre comme il est raconté. Plus que donner un sens, le récit propose un vivre possible ou conteste un mal vivre. La narration guérit¹³ ou alerte, elle est déjà une décision de suivre le Christ. On pourrait dire que l'acte de raconter se présente comme « un apprendre à vivre ».

III. Le DGC de 1997

Les mots récit et narration sont peu présents dans le DGC de 1997. Ces mots sont liés d'abord au souvenir de la catéchèse patristique et ensuite interviennent comme catégories essentiellement pédagogiques. Le DGC n'a donc pas intégré la dimension anthropologique ni théologique du récit. Même si le DGC au n°129 dit que « Dans la catéchèse patristique, le récit de l'histoire du salut jouait un rôle de première importance », il n'explique cependant pas en quoi c'est important. On suppose que c'est lié à l'histoire du salut, comme il est dit au 89, « Au temps des Pères de l'Eglise, en effet, la formation proprement catéchuménale se faisait par la *catéchèse biblique*, centrée sur la narration de l'Histoire du Salut » (voir aussi le n°107). Il nous faut donc attendre le prochain directoire pour espérer une meilleure prise en compte de la dimension narrative de la catéchèse.

IV. Un impossible récit total

Nous n'avons pas évoqué les limites du récit. Pourtant il y a des expériences humaines où le récit n'atteint pas son objet. Après Auschwitz et toutes les expériences effroyables d'inhumanité qui ont marqué le XX^e siècle, il reste toujours quelque chose qui n'est pas dit et pourtant il y a de grands textes, Primo Levi, Magda Hollander Lafon etc. Après sa visite à Auschwitz, Benoit XVI disait : « dans un lieu comme celui-ci, les paroles manquent ; en réalité, il ne peut y qu'un silence effrayé »¹⁴ Il y a ici un récit de l'humanité sans cohérence sans perspective. Et cela nous ramène à l'origine théologique de la théologie narrative telle que Jean-Baptiste Metz la pensait il y a cinquante ans.¹⁵ La narration doit toujours être ramenée au souvenir dangereux des perdants, à l'identification de l'histoire comme histoire crucifiée, parole comme parole crucifiée. C'est cet impossible récit qui nous engage à raconter l'humanité de Dieu de ce Jésus-Dieu qui est passé par

¹² L'oeuvre majeure de Paul Ricoeur, *Temps et récits*, 3 volumes., Seuil, 1983-1985.

¹³ Problématique du congrès, texte cité aussi par Jean Baptiste Metz, « Petite apologie du récit », dans *Concilium*, *op.cit.*

¹⁴ Pape Benoit XVI, allocution prononcée à Auschwitz-Birkenau, le 28 mai 2006.

¹⁵ Jean-Baptiste Metz, *La foi dans l'histoire et la société*, *op.cit.*

la croix qui s'est identifié aux rejetés de l'humanité. Dans une théologie d'après Auschwitz, la première chose que doit se poser la théologie chrétienne est celle du salut des victimes, de la justice rendue aux innocents. N'avons-nous pas banni trop facilement l'abysale question de la passion du monde. La question d'Auschwitz est double, où est Dieu ?, certes, mais surtout où est l'homme? : « de quoi est-il donc capable, Auschwitz a profondément abaissé la frontière de la honte », écrit Jean-Baptiste Metz¹⁶. Pouvons-nous catéchiser sans le soupir de Job et le cri de la croix, le silence du samedi saint ? Nos récits sont chrétiens parce que crucifiés.

L'autre aspect de l'impossible récit total tient dans le temps ouvert vers le Dieu qui vient. L'histoire est fondamentalement inachevée, le récit toujours ouvert vers son recommencement, l'eschatologie nous entraîne vers l'insaisissable. Un récit biblique ou de la tradition ou une autobiographie, se transforme inmanquablement en récit de vainqueurs s'il est donné sans dimension eschatologique, sans ouverture vers de l'histoire en Dieu. Le récit qui prétend saisir une totalité est le texte clos, narcissique des dominateurs. La dimension narrative de la catéchèse est au croisement d'une théologie et d'une anthropologie des crucifiés relevés.

Une autre limite tient dans ce que le philosophe Jean-François Lyotard nomme la fin des grands récits qui caractérise notre époque. Le récit biblique n'est pas un récit global qui dominerait toute la réalité de l'histoire. La Bible est avant tout une mosaïque de récits. La mosaïque biblique de récits honore la pluralité des cultures et des théologies qui sont l'histoire du salut que l'on essaie pourtant si souvent de réduire à une seule idée, à un seul concept. La dimension narrative n'est pas non plus exclusive d'autres genres littéraires.

Ouverture

Si le récit a été relégué comme un mode mineur d'expression, (Spinoza) sa réhabilitation contemporaine ne doit pas engendrer une nouvelle exclusion de la rationalité conceptuelle ou, de l'aphorisme d'un sage ou bien encore des vers d'un poète.

C'est donc bien la complémentarité des genres littéraires qui doit jouer en catéchèse mais pas seulement sous le mode pédagogique mais anthropologique et théologique.

¹⁶ Jean-Baptiste Metz, *Memoria passionnis un souvenir provoquant dans une société pluraliste*, cogitatio fidei n°269, Cerf, 2009, p.12.

Schéma de mon intervention

Période patristique

Narratio biblique de l'histoire du salut

Période médiévale

Vies de saints racontées dans des mystères et dans les vitraux des cathédrales.

La légende dorée

Période moderne

Surtout à partir du XVII^e siècle, éclipse de la notion de récit, reléguée comme une catégorie rationnelle inférieure.

La résurgence du récit dans la seconde moitié du XX^e siècle

Trois sources :

La philosophie analytique anglo-saxonne

La théologie narrative, USA et Europe (Metz et Jungel)

L'exégèse narrative, ou narratologie,

Reprise philosophique de Paul Ricœur : le récit humanise le temps

Reprise en projet théologique : la dimension narrative de la catéchèse dans la construction des identités croyantes au XXI^e siècle : vers une identité narrative de la foi